

A child in a white t-shirt and dark pants stands in a field of tall grass, reaching up with one hand towards a bird flying in the sky. The background is a soft, hazy landscape with a blue sky and a greenish field.

ENZO GIANMARIA NAPOLILLO

Les tortues reviennent toujours

ROMAN

traduit de l'italien par
Jacques Van Schoor

 ***l'aube***

LES TORTUES REVIENNENT TOUJOURS

La collection *Regards croisés*
est dirigée par Marion Hennebert

Ouvrage publié par Manon Viard

L'éditeur remercie le Centre national du livre
pour son soutien à cette traduction.

Titre original: *Le tartarughe tornano sempre*

© Gianfranco Feltrinelli Editore Milano

© Enzo Gianmaria Napolillo 2015

© Éditions de l'Aube, 2019
pour la traduction française
www.editionsdelaube.com

ISBN 978-2-8159-2962-2

Enzo Gianmaria Napolillo

Les tortues reviennent toujours

roman traduit de l'italien
par Jacques Van Schoor

éditions de l'aube

Ce roman est une œuvre de fiction : à l'exception de quelques lieux et de faits d'actualité évoqués afin de créer un contexte, les personnages et les événements sont le fruit de l'imagination de l'Auteur. Toute correspondance avec des noms, des traits physiques et des professions existant réellement est donc purement fortuite.

*À ceux qui ne capitulent pas
et continuent à chercher*

Une île, c'est la liberté et la prison

Une île, c'est la liberté et la prison. Voilà pourquoi Salvatore court, du matin au soir, derrière un ballon, plonge d'un rocher, pédale à mille à l'heure sur son vélo avec ses amis. Il adore la chaleur qui sèche la transpiration, la pierre qui brûle le dos, le granité à la mûre, la réverbération sur la route qui coupe à travers l'île, de Capo Ponente au chef-lieu où ils vivent presque tous. OÙ lui vit avec ses parents, fils unique, jeune garçon insouciant.

La maman de Salvatore excelle dans la confection des napperons. Elle brode en hiver et au printemps, vend aux touristes en été, se repose en automne. Son papa est pêcheur, il a un petit bateau dont il compare le moteur en mauvais état à un vieux mulet qui ne capitule pas, et beaucoup de filets à jeter dans l'eau. Ses clients sont les restaurants et les hôtels de la côte, qui commandent chaque jour des caisses de poisson. Afin

de l'emporter sur la concurrence du surgelé de la péninsule, les autres pêcheurs de l'île et lui baissent les prix, réduisent les marges. Ils disent que gagner leur vie en été est facile, mais que l'hiver finit toujours par arriver.

Ils ne se sont pas rencontrés par hasard, ce n'est pas le destin qui les a fait se connaître, mais les ruelles de l'île et l'espace qui s'ouvre à peine est-on sorti de l'agglomération, qui donne le vertige et laisse sans souffle. On raconte que c'est pour cela que leurs maisons ont été construites l'une près de l'autre, et que c'est dans la proximité que l'on peut apaiser la peur de l'infini. Et, voisins, un garçon et une fille n'ont d'autre défense que de s'unir.

Ils ont joué ensemble à la balle sur la place, et à cache-cache dans les locaux de l'école élémentaire. Ils ont vu les mêmes figures, écouté les mêmes propos et pris part aux mêmes mariages et funérailles. Il n'est pas difficile de les imaginer main dans la main à Punta Caladritta, absorbés par la découverte de nouveaux regards au plus profond d'eux.

Une île, c'est la liberté et la prison.

Salvatore ouvre toute grande la porte de la maison, retient son souffle lorsqu'il voit son père qui embrasse sa femme, une main dans son dos et l'autre sur ses fesses. Instinctivement, il détourne les yeux, reprend sa respiration, écoute le bruissement que produit le libre cours qu'ils donnent à leur passion.

LES TORTUES REVIENNENT TOUJOURS

Il feint de se scandaliser tandis qu'il monte l'escalier et s'enferme dans sa chambre. Il est néanmoins heureux de surprendre leur amour, un sentiment qui le rassure, et, la nuit, le fait plonger dans le sommeil dès qu'il pose la tête sur l'oreiller.

D'ailleurs, eux aussi connaissent son amour et font des grimaces quand le facteur dépose une enveloppe rose près de la porte. Il a essayé d'expliquer à Giulia qu'une simple enveloppe blanche convenait parfaitement, qu'elle pouvait être confondue avec une demande de renouvellement de l'abonnement à *Mickey*, résilié trois ans auparavant, mais elle dit que c'est la seule façon d'être sûre qu'elle arrive à destination, que les facteurs du monde entier prennent particulièrement soin d'une lettre à l'enveloppe rose. Si elle fait preuve d'obstination, il n'y a pas moyen de la faire changer d'avis. Et même si Salvatore sait que c'est là une des raisons pour lesquelles c'est elle sa fiancée et pas une autre, il la trouve parfois inflexible.

Ils se sont connus exactement comme ses parents, en se rencontrant dans la rue, en fréquentant les mêmes amis. Giulia a seize ans, un de moins que Salvatore, et vit à Milan parce que son père est un architecte renommé qui répète souvent combien la vie est vraie et animée en ville, ennuyeuse et répétitive sur l'île, juste bonne pour les vacances, pour se détendre et se reposer. Giulia dit qu'elle les aime bien l'une comme

l'autre, l'île et la ville, et qu'elle ne sait pas où elle voudra vivre quand elle sera grande. Salvatore feint d'avoir une opinion et dit préférer l'île, même s'il n'a jamais été dans une ville, dans l'une de celles où s'élèvent des gratte-ciel et qui comptent des millions d'habitants.

Giulia a plu tout de suite à Salvatore. C'est elle, de nombreuses années auparavant, qui était allée à lui, qui avait abattu le mur qui, dès l'enfance, sépare les garçons des filles.

Lui était occupé à jouer au ballon avec ses amis, une journée de fin d'été, par un soleil d'après-midi encore haut.

Il était au but, délimité par des poteaux faits de tee-shirts et de débardeurs. Il criait des indications à ses camarades, ne voulait pas que les adversaires tirent, qu'ils comprennent plus clairement que, s'il était gardien, ce n'était pas parce que cela lui plaisait mais parce qu'il était encore plus médiocre à toutes les autres positions. Il excellait en natation, à la course, mais il était nul au football.

Giulia s'était approchée, elle marchait sur l'herbe sèche avec légèreté, comme si elle en était désolée.

« Je peux jouer ? avait-elle demandé.

— On est un nombre pair, avec toi on serait un nombre impair. Si tu veux, tu peux jouer à ma place, avait dit Salvatore, mesurant la longueur du but afin de lui faire comprendre que c'était une position ennuyeuse.

LES TORTUES REVIENNENT TOUJOURS

— Au but, je n'aime pas. Je suis bonne en attaque.

— Les autres ne te feront jamais jouer.

— Et toi ?

— Moi quoi ? »

Giulia ne lui avait jamais adressé la parole, et maintenant, elle posait toutes ces questions étranges.

« Toi, tu me ferais jouer en attaque ? »

Il avait cessé de suivre l'action, l'avait regardée. Elle lui souriait, elle avait des yeux étincelants et les genoux écorchés.

« Moi, oui. Je pense que oui », lui avait-il répondu alors qu'une balle molle, la passe arrière d'un camarade, roulait entre ses jambes.

Malgré le but encaissé, personne ne voulait que Giulia le remplace, et tous crachaient par terre afin de donner davantage d'autorité à leurs refus.

Elle n'avait pas cherché à les convaincre, avait pris le ballon derrière Salvatore et avait commencé à courir. Ce n'est qu'à ce moment que Salvatore et ses amis s'étaient rendu compte qu'ils étaient entourés de filles qui hurlaient. Giulia avait rejoint son vélo et, avec les autres, s'était évanouie au milieu de la poussière et de coups de pédale donnés avec la plus grande vigueur. Il leur avait fallu quelques secondes pour réagir, et ils s'étaient aperçus trop tard que le plan était bien monté, car les pneus de leurs vélos avaient été dégonflés et ils ne les auraient jamais rattrapées à pied.

Sur le chemin du retour, certains traitaient Salvatore de complice, d'autres prétendaient que c'était à lui de réparer l'affront subi. Salvatore n'écoutait pas, il ne pensait qu'au sourire de Giulia, à l'aisance de sa course, à ses cheveux flottant au vent. Ni le ballon ni les matchs ne l'intéressaient plus ; c'était comme s'ils n'avaient jamais existé, effacés par une force capable de le faire rire tout seul au milieu des regards irrités de ses amis, de lui faire gargouiller le ventre à la seule pensée de la revoir.

Il y avait eu des représailles, de petites vengeances, qui se sont terminées avec la fin de l'été et le départ des étrangers, comme on appelait ceux qui avaient émigré sur la terre ferme.

Giulia et Salvatore avaient commencé à passer le temps du repos de l'après-déjeuner, considéré sur l'île comme sacré, blottis sur la place à l'ombre de la fontaine.

« Tes amis savent que tu es ici ?

— S'ils le savaient, ils ne m'adresseraient plus la parole.

— Tu es courageux. »

Salvatore avait senti ses joues devenir brûlantes, tandis que de la main il se grattait la tête à la recherche d'une réflexion qui tienne la route et ne lui donne pas l'air d'un idiot.

« Un cousin de mon père s'est jeté la tête la première d'un de ces îlots rocheux. Lui a été courageux.

LES TORTUES REVIENNENT TOUJOURS

— Ils sont hauts comme des immeubles.

— Je jure que c'est vrai, avait-il répondu, les index croisés sur ses lèvres.

— Un ami à moi tue les méduses à mains nues. »

Giulia avait joint les mains en serrant les poings et simulé un étranglement.

« Ce ne sont pas des poules. Elles n'ont pas de cou. »

Giulia s'était penchée vers lui pour protester et avait répété le geste en croisant les index sur ses lèvres.

Vue de près, sa bouche avait fait rire Salvatore.

« Qu'est-ce qu'il y a de drôle ? »

Lorsque leurs amis sortaient de chez eux et les rejoignaient, ils devaient se séparer, remettre en place une barrière qui n'avait rien à voir avec eux. Ils s'observaient à la dérobée, depuis des coins opposés de la place, sur la plage, au milieu des vagues. Ils préparaient des conversations, des anecdotes ; aux objections, ils répondraient par de nouveaux serments. Ils apprenaient petit à petit à se fier à leurs regards. Ils apprenaient à en reconnaître les nuances et à en apprécier la franchise.

*

Un dimanche, leurs familles avaient été invitées au mariage d'un jeune homme de l'île et de la fille de l'ex-maire adjoint, émigré à Rome afin de remplir ses fonctions de député. Le maire adjoint, disait le père

de Salvatore, s'était monté la tête, car il croyait que l'argent aurait acheté aussi la considération de ceux qui ne l'avaient pas en sympathie. Sur l'île, disait toujours le père de Salvatore, l'argent ne sert qu'à s'en aller ; si quelqu'un veut rester, il ne peut être acheté, et ceci, le maire adjoint l'avait oublié.

Personne n'accordait la moindre importance à la fastueuse cérémonie qui avait dénaturé l'humble église du village en la submergeant de fleurs japonaises et de décorations dorées, personne n'avait écouté les propos insignifiants du curé sur l'amour et sur les rôles respectifs de l'homme et de la femme. Pour ceux qui étaient présents, ce qui comptait, c'étaient les jeunes gens, les réflexes de vérité préservés à grand-peine d'habitudes et de rites formels.

Le soir, le dîner terminé, entre les toasts, les chants et la musique d'un trio qui poussait la chansonnette, Giulia était allée à la table de Salvatore, l'avait pris par la main et l'avait conduit loin des lumières, sans cesser de marcher. Elle avait avec elle un paquet blanc entouré d'un ruban pour emballage cadeau.

« Nous avons encore un peu de temps, avait-elle murmuré lorsque les notes du piano électronique commençaient à devenir inaudibles et la stridulation des grillons à monter en intensité.

— Pour quoi faire ? lui avait-il demandé, ne pouvant que s'étonner, sa main moite serrée dans la sienne.

LES TORTUES REVIENNENT TOUJOURS

— Pour nous », avait-elle répondu simplement en se tournant un instant pour le regarder.

Salvatore, sans en savoir la raison, avait pensé à un rébus de *La settimana enigmistica*¹ et s'était représenté mentalement leurs deux images entourées de lettres et d'une longue série de chiffres. Il se répétait que, s'il l'avait résolu, les choses auraient été claires : il aurait su être à la hauteur de la situation. Le problème est qu'outre le fait d'être une nullité au football, il l'était aussi avec les rébus, et lorsque sa mère en résolvait dix, lui n'en terminait qu'un.

Giulia l'avait mené jusqu'à leurs vélos, ils avaient enclenché la dynamo et éclairé un mètre devant eux les routes, qu'ils auraient même pu parcourir les yeux bandés.

Salvatore savait où ils allaient, et l'idée lui plaisait. Il sifflotait tandis qu'il suivait la voie ouverte par Giulia vêtue d'une robe blanche, légère, qui rendait sa silhouette évanescence.

À Punta Caladritta, la lune se cachait dans l'obscurité ; les étoiles, au-dessus d'eux, les entouraient.

Giulia se démenait avec le paquet, dont elle avait sorti quelque chose.

1. Hebdomadaire italien fondé en 1932, très connu dans la Péninsule, proposant mots croisés, rébus, énigmes, quizz, passe-temps, anagrammes et casse-têtes. (*Toutes les notes sont du Traducteur.*)

« Viens », avait-elle dit en serrant les bras sur la poitrine.

Salvatore jouait le jeu, exécutait les ordres, cherchait à rester concentré afin de pouvoir revivre avec précision leurs échanges et leurs pas.

Ils s'étaient blottis près de la falaise, contre deux rochers qui les protégeaient de la brise fraîche et continue.

« Tu sais ce que c'est ? avait demandé Giulia, et elle avait désigné l'objet qu'elle tenait entre ses jambes croisées.

— Je n'en ai aucune idée, avait-il répondu, en tâtonnant dans la semi-obscurité.

— On l'appelle Lanterne du Destin. On dit que si deux personnes l'allument ensemble, leurs vies sont destinées à se croiser pour toujours. »

Un petit rire avait échappé à Salvatore, auquel elle avait répliqué, fâchée :

« C'est une chose sérieuse.

— Où tu l'as trouvée ?

— C'est le cadeau souvenir du mariage. Il est fait exprès pour ceux qui n'ont pas encore choisi leur destin.

— Tu voudrais croiser les nôtres ? lui avait-il demandé, rempli d'espoir, mais sur le ton perçant d'un enfant incrédule.

— Si tu le veux bien », avait-elle répondu timidement.

LES TORTUES REVIENNENT TOUJOURS

Salvatore s'était levé sur-le-champ, c'était le seul moyen de parvenir à contenir son émotion.

« Nous devons le faire debout, avait-il spécifié afin de se donner la possibilité d'apaiser son trouble et de remuer les jambes.

— D'accord. Tiens ça. »

Elle lui avait passé un briquet et avait préparé la mèche de la lanterne de papier.

« Tu es prêt ?

— Oui. »

Ils avaient dû s'y reprendre plusieurs fois, couvrir la flamme des mains afin qu'elle ne s'éteigne pas, mais ils y étaient finalement parvenus : la lanterne s'était allumée.

Elle était restée entre eux pendant d'infinies secondes, avait oscillé sur le côté, et puis, poussée par le courant d'air, s'était élevée au-dessus de leurs têtes et avait rapidement gagné de l'altitude. C'était une autre étoile, un autre petit point lumineux qui volait sur la mer, et qui avait quelque chose d'incommensurable.

Ils l'observaient, ravis, se la montraient du doigt lorsque l'un d'eux la perdait de vue ; et peu avant qu'elle disparaisse et soit engloutie par le ciel, Giulia avait dit :

« Si on ne se donne pas un baiser, ça ne marchera pas. »

Salvatore avait acquiescé et dégluti.

Il s'était placé face à elle, et avait dit :

« D'accord. »

Ils ne devaient pas s'attarder et, en même temps, ne pouvaient se précipiter. Ils étaient perdus dans l'anticipation du baiser, bien avant que leurs lèvres s'effleurent. Ç'avait été un baiser délicat, le premier et parfait baiser.

Salvatore sentait qu'il avait la chair de poule, et que tous deux étaient comme traversés de vibrations.

La nuit les avait ramenés chez eux, ivres de quelque chose qu'aucune autre substance ne peut imiter. Heureux d'un baiser, de la vie, de leurs mains libres, de ce destin défié, qu'avec une innocente effronterie, ils tenaient pour conquis.

Il ne restait que quelques jours avant le départ de Giulia, et l'heure passée avec elle devenait le seul moment de la journée qu'il attendait vraiment. Naissait alors, avec des mots simples, avec des récits d'hivers venteux et d'hivers passés dans un appartement milanais, un sentiment qui les lierait fort, les contraignant à attendre un retour lointain, et la première de nombreuses – très nombreuses – lettres à l'enveloppe rose.

*

La primevère est la première fleur qui éclôt sur le haut plateau ; c'est sa couleur jaune qui, du matin au soir, s'étend comme un drap sur lequel on se poursuit

LES TORTUES REVIENNENT TOUJOURS

les bras ouverts à contrevent, avions de papier, de muscles tendus et de cheveux ébouriffés.

Salvatore, quatre syllabes et neuf lettres. Aucun diminutif, ni Totò ni Salvo, qu'il n'aime pas, qui lui donnent l'impression d'être boiteux. Ses amis en usent comme d'une arme lorsqu'ils se disputent, deviennent comme des moustiques, sifflent « Too-tò », permutent les syllabes et jouent à les briser sur le sol. Ils ne se disputent pas souvent, ne parlent pas beaucoup, se concentrent sur les jeux, sur la compétition, sur leur victoire et leur capacité à endosser la défaite.

Ils sont habitués à être en groupe, à se perdre, à la merci qu'ils sont de décisions irrévocables et de départs de familles, avec valises et yeux bouffis, meubles entassés dans des conteneurs, pères et mères remplis d'espoir en l'avenir. Ils se saluent, indécis, conscients que les adultes veulent s'en aller d'ici.

Et eux encaissent, étudient la géographie et, sur les cartes, envient ceux qui habitent les espaces colorés des milliers de fois plus grands que le petit triangle qui représente leur île. Certains parlent d'écoles meilleures, d'ouverture d'esprit, de gens et de chiffres, du fait de disparaître, de la commodité de devenir transparents. D'autres s'insurgent, désignent un point quelconque, le campanile, les roches noires, la mer là-bas, et disent que, hors de l'île, ces choses n'existent pas, que le ciel n'est pas bleu, que les poumons d'un cousin ont pourri

dans une mine, qu'il crache le soir du sang dans son assiette et que le froid le fait claquer des dents. Ils accumulent de la peur, quoique les frontières soient bien définies et que, du haut plateau, ils puissent les voir, les dessiner, et les transformer en fondations. L'île paraît petite, même si elle est immense.

Ils vont au port, et ne sont pas rassurés, mais au contraire bouleversés par les visages pâles qui leur font face dans la cohue. Des parfums, des accents, des langues différentes, des chevelures, des couleurs d'yeux et de cheveux les enveloppent dans une étreinte fugace qui les laisse vidés, les mains dans les poches et les pieds qui envoient de petites pierres dans l'eau.

Mais s'ils sont là, c'est pour une autre raison : les filles à la peau claire, aux cheveux blonds et aux yeux azurés. Ils se bousculent mutuellement, leurs coups d'œil sont plus rapides que les camionnettes qui embarquent les touristes et les amènent à leurs hôtels. Ce sont des radars qui cadrent des cibles et archivent des informations. Dans l'attente du bateau suivant, ils parlent d'elles, comptent qui en a vu le plus, dressent un classement basé sur la fiabilité du repérage, sur les témoins qui peuvent garantir la description sommaire des tee-shirts légers, des tongs, des longueurs de cheveux.

La plupart, ils les voient à l'arrivée et les revoient au départ. Lorsqu'ils sont intimidés par elles, ils rient,

LES TORTUES REVIENNENT TOUJOURS

se poussent du coude pour s'encourager et ressembler à des hommes qui n'ont besoin de rien, même si les hommes de l'île ne semblent pas moins attirés, occupés qu'ils sont à se frotter la barbe avec les mains et à ne pas se faire remarquer de leurs femmes.

Parfois, ils en croisent quelques-unes sur les routes de l'île alors qu'ils filent sur leurs scooters sans jamais s'arrêter. Ils ne savent pas où elles dorment, comment elles passent leur temps, ce qu'elles font quand elles ne vont pas à la plage. Ils voudraient les arrêter, les questionner, mais craignent qu'elles ne parlent pas leur langue.

Ils vivent leur âge, en distillent l'essence, entre ingénuité et illusion, entre renoncement et fragilité.

Salvatore a conscience de mentir, de ne pas parvenir à se refléter complètement dans le regard de ses amis. Dans une poche de son bermuda, il garde la dernière lettre de Giulia, dont il redoute que l'encre puisse disparaître ou qu'il puisse oublier la date de son arrivée. Un jour précis, avec à côté le mois, sans année parce que l'année ne peut qu'être celle-ci. L'année où les choses changeront.

Ses amis sont déjà sur la plage, gardent la tête haute, prennent courageusement les vagues dans la figure et émergent à nouveau, sans se rendre compte que la mer grossit et qu'ils ne touchent plus le fond que de la pointe des pieds.

Entre-temps, Salvatore l'attend, effleure l'enveloppe rose, fait un pas de côté et regarde de travers les filles qui viennent à sa rencontre. Aucune de celles-ci n'est elle, et, pour le moment, il n'y a rien d'autre qui puisse l'intéresser.

*

Sur le quai du port, à midi, un jour de juillet. Le soleil fait fondre l'asphalte, qui ne forme plus qu'un avec les semelles en caoutchouc des tongs. Salvatore tient une main tendue sur le front et scrute l'horizon. Giulia lui a téléphoné, lui a communiqué l'horaire du bateau afin de lui éviter de retenir son souffle à chaque accostage.

Assis sur un muret, Tobia, un vieux marchand de fruits, passe ses journées au port depuis que sa femme est morte dans un hôpital sur le continent. Il dit qu'elle guérira bientôt, qu'elle prendra le ferry et qu'elle reviendra chez lui. Quand il est ivre, il a la certitude que sa femme est au fond de la mer et la veille afin qu'elle ne se sente pas seule. Salvatore espère que, d'une façon ou d'une autre, ils pourront se retrouver. Lui aussi, s'il perdait Giulia, il l'attendrait et ne se donnerait pas pour vaincu.

Le navire, là-bas au loin, grandit lentement, sa cheminée lâchant des bouffées de fumée noire et sa quille d'acier fendant la mer.

LES TORTUES REVIENNENT TOUJOURS

Les opérations de débarquement paraissent sans fin, et la foule qui se déverse du portelone grand ouvert semble incontrôlable. Salvatore est immobile, l'œil à l'affût et les bras croisés, les jambes tendues, prêtes à la détente. Le flot humain diminue, et l'équipage prépare l'embarquement des nouveaux passagers.

Un instant, il pense s'être trompé ; sa désillusion ressemble à celle de Tobia, qui se dirige vers le bar. Et c'est pourquoi il est encore plus beau d'être emporté par deux bras, par une fragrance de pain tout juste sorti du four, par le doux bruissement de cheveux sur le visage.

Et quelques mots, qui l'invitent à répondre à l'étreinte :
« C'est moi, je suis arrivée. »

Giulia est différente, sculptée dans le corps de ses seize ans. Chaque été, elle renaît plus affirmée, présentant des formes et des traits qu'il parvient à recréer dans ses rêves.

« C'est toi », lui dit-il en regardant son visage, encore incertain de la réalité de l'instant.

Elle sait que c'est là un compliment de sa part, que ce « toi » conquiert l'essentiel, se revêt d'une réalité exclusive.

Ils se projettent dans un monde qui n'appartient qu'à eux, volent sans se rendre compte des hauteurs, observés par des adultes nostalgiques qui prennent leur parti.

Les parents de Giulia le saluent, sautent dans la voiture surchargée de bagages et vont ouvrir les

persiennes de la maison pour l'aérer. Ils apportent une couche de modernité citadine, faite de vêtements griffés en lin blanc et de montres imposantes, dont on ne peut se défaire que par une adaptation et des rythmes lents.

Giulia lui prend la main.

« Allons à Caladritta.

— Maintenant ? lui demande-t-il en pensant au déjeuner, aux valises qu'elle devra défaire, et sans parvenir à se libérer de la trace de l'asphalte dans laquelle il s'est enfoncé avec ses tongs.

— Oui, tout de suite, maintenant, immédiatement », dit-elle avec ses dents blanches qui annihilent ses résistances et le renvoient au moment précis du dernier adieu, annulant les mois d'attente, les réduisant à des jours creux, délibérément oubliés.

Ils se connaissent, et n'ont besoin que de quelques instants pour s'habituer à leurs ombres qui commencent à les suivre, tandis qu'ils parlent et répètent mot pour mot ce qu'ils se sont écrit. Pas de téléphone, pas de messages par portable ou par mail, mais beaucoup d'écriture, ses *a* ronds, ses *f* longs à elle, et ses *z* effilés, ses *t* tordus à lui. Leur alphabet, source et mine de tout lien.

Quand il a essayé de lui demander qu'ils puissent se téléphoner, elle a répondu par une feuille blanche et quelques phrases tirées d'un livre qu'elle était en train de lire.

LES TORTUES REVIENNENT TOUJOURS

NOUS, NOUS SOMMES DANS LES LETTRES. NOUS N'AURIONS AUCUNE CHANCE DANS LE MONDE RÉEL, MOI ICI ET TOI LÀ. SI NOUS NOUS ENTENDIONS, NOUS PERDRIONS LA SIGNIFICATION DE NOTRE ÉLOIGNEMENT.

Maintenant qu'il l'emmène sur le cadre de son vélo et que ses cheveux lui chatouillent le nez, les roues grinçant sur le sentier de gravier, Salvatore comprend la portée de son choix, qui amplifie le « toi » de façon démesurée et remplit l'espace du haut plateau.

Ce sont deux fous qui, sous le soleil de midi, rient pour une mouette qui lutte contre les courants, deux fous qui crient de joie au moindre effleurement, à l'achèvement d'un tableau qui paraît fait de lumière.

La route les conduit à la fin du monde ; la terre aride finit tout simplement à un certain endroit, devient air et précipice à pic sur une mer sombre et profonde. Ils abandonnent le vélo et, comme tout couple de l'île qui vient consacrer ou renouveler un lien, ils respirent l'horizon et regardent au loin. La brume rend les contours flous, et ne leur donne la sensation ni d'être brûlants ni d'avoir le contrôle de leurs mouvements.

Giulia trébuche sur une grosse pierre.

« Aïe ! s'exclame-t-elle en se baissant pour se masser la pointe du pied. J'ai l'habitude des trottoirs droits, ces pierres me font perdre l'équilibre. »

Son intonation est neutre, qui se prend dans les consonnes.

Le vaste espace les prive des abris que sont les mots écrits et déjà dits. Ils n'ont ici ni rôles ni masques pour les protéger.

« Tu es une citadine désormais, dit Salvatore, surpris par l'hostilité que souligne l'adverbe.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? »

Elle va vers lui, qui recule en s'approchant du bord d'un pied sûr, ostentatoire.

Il monte sur un rocher plat qui s'avance dans le vide.

Giulia est prise d'effroi.

« Qu'est-ce que tu fais ?

— Viens ici.

— J'ai peur.

— Prouve-moi que tu n'as pas changé, que tu es des nôtres.

— Je n'ai rien à te prouver », réplique-t-elle, les mains sur les hanches et l'air batailleur.

Mais elle est trop proche et se laisse saisir par les bras de Salvatore.

Elle émet un hurlement profond contre sa poitrine.

« J'ai le vertige !

— Regarde. »

Il lui montre la mer qui écume cinquante mètres plus bas.

« Je ne peux pas.

LES TORTUES REVIENNENT TOUJOURS

— Tu ne veux pas retrouver l'équilibre ? »

Giulia relève la tête, les mains agrippées à son tee-shirt, et le regarde fixement dans les yeux.

Cela pourrait être un défi, ou une preuve de confiance. Dans son regard, la détermination qu'il connaît, qui le terrorise, qu'il adore.

Elle se libère de l'étreinte, se détache de lui, déplace d'abord un pied, puis l'autre. La semelle d'une chaussure effleure la limite extrême du rocher, rendue plus mince par l'érosion. Ses genoux viennent à trembler un instant avant que son regard se déplace le long de la falaise, sans fin.

Ils pourraient n'être plus jamais aussi dépendants l'un de l'autre, unis par la circonstance, par les perspectives ouvertes, par le risque de tout perdre.

« Tu es courageuse », lui murmure-t-il, les mains sur ses hanches à elle, afin d'apaiser sa peur.

Giulia ne parvient pas à détourner les yeux, attirée par le vide, hypnotisée par l'ivresse du danger.

Salvatore voudrait savoir ce qu'elle pense, connaître les contradictions qui l'animent, avoir la capacité de la comprendre.

Puis le bord du rocher cède sous leur poids, et se brise. Vif, il bondit en arrière, empoigne un bras de Giulia, qui avec une douloureuse stupeur oppose une résistance. Leur terreur est alimentée par des détails précis, le bruit de l'effondrement, une jambe

de Giulia privée de tout appui et l'autre repliée et instable, l'absence de réaction de sa part pendant un temps infini.

Il la tire avec force, en vainc l'opposition et la traîne sur des mètres, qui ne lui semblent pas encore suffisants, jusqu'à ce qu'elle le bouscule et se débatte.

« Laisse-moi ! » crie-t-elle, les yeux fermés et les poings qui le frappent.

Ils tombent, mais pas comme ils s'y attendaient, leurs fesses heurtant le sol, et se faisant mal si inopinément qu'ils en demeurent pantois.

Giulia se relève, enlève la poussière qu'elle a sur elle ; son essoufflement rend ses mouvements saccadés. Elle s'engage sur la route, les épaules droites, l'allure blessée d'une tigresse.

Salvatore l'appelle ; elle ne se retourne pas, ne s'arrête pas.

Il prend son vélo et se lance à sa poursuite. Il la dépasse, lui barre le chemin.

« Excuse-moi.

— Laisse-moi tranquille. Nous aurions pu mourir. »

Les différences s'exacerbent dans la perte de contrôle. Le ton est dur, marqué par une inflexion cassante.

« Mourir ensemble, ce n'est pas une de ces choses romantiques que tu aimes tant ? » lui dit-il en se penchant en avant sur le guidon et en lui effleurant les cheveux des lèvres.

LES TORTUES REVIENNENT TOUJOURS

Giulia croise les bras, regarde de côté les broussailles brûlées par le soleil.

« Qu'est-ce que tu veux de moi ?

— Un sourire. »

Elle fait une grimace qui devrait ressembler à ce qu'il lui a été demandé, qui comme le bord du précipice se brise et cède, puis se transforme en soubresauts, en pleurs qui l'accusent et le prennent au dépourvu.

Salvatore laisse tomber son vélo ; il l'entoure de son corps, la serre dans ses bras et l'implore en silence de cesser.

Il cherche son visage, caché par ses cheveux collés à sa peau, convaincu que la peur est la cause de ses sanglots.

« Je n'y arrive pas. Je n'y arrive plus. »

Des phrases qui assaillent la mémoire, les jours effacés, les mots des lettres, et mettent dans le mille en un coin oublié où logent les mêmes sensations, la même douleur.

« Peut-être que nous sommes trop petits pour tout ça », dit Giulia, qui ouvre les bras et paraît faire allusion à eux, à l'île, à l'univers.

Une épingle s'enfonce quelque part entre ses côtes, le fait tressaillir, protester, émerger à nouveau, essayer d'enrouler le fil qui les lie et que, pour rien au monde, il ne laisserait s'échapper de sa main.

« Ce n'est pas vrai, lui assure-t-il en la secouant pour retenir toute son attention. Regarde-nous »,

continue-t-il en ouvrant comme elle ses bras tous grands, afin de comprendre les mêmes choses qu'elle a comprises et de les lui restituer dans une perspective autre dont il espère qu'elle soit meilleure.

Il n'a pas d'autres armes, sinon celles de remuer en elle ce que l'idée de la perdre a remué en lui.

Et en une parfaite synchronie, leurs intentions s'entrechoquent, leurs sourires reviennent ; ils sont à nouveau au port, une seconde après s'être retrouvés. Ils recommencent de là, avec les premières blessures à cicatriser, à laisser de côté afin d'aller de l'avant – mais de combien de pas, personne ne peut le savoir.

*

Ils passent ensemble un temps qui semble ne jamais suffire. Ils déjeunent chez Salvatore, se régalent des plats préparés par sa mère, que Giulia qualifie de « feux d'artifice », recettes de pâtes fraîches et poisson tout juste pêché par son père.

Quand ils étaient enfants, quelques années plus tôt, ils étaient allés un samedi matin avec elle faire les commissions au marché. Giulia était arrivée sur l'île pour les vacances avec une tante maternelle qui passait les journées à la maison, l'air conditionné branché.

La mère de Salvatore les tenait par la main tandis que du menton elle indiquait au vendeur quel fruit ou

LES TORTUES REVIENNENT TOUJOURS

légume elle voulait acheter. Giulia attendait d'arriver à l'étal d'Ernestino, le rémouleur, qui venait de la côte et avait toujours quelques bonbons pour elle. Salvatore avait saisi l'occasion pour échapper à la surveillance de sa mère et s'était éclipsé au kiosque afin de s'acheter, avec son argent de poche, un paquet d'images et une nouvelle bande dessinée.

Le ciel ne promettait rien de bon ; il était tombé quelques gouttes de pluie, l'humidité faisait transpirer, et les personnes âgées regardaient la mer en se repasant de bouche à oreille quelques mots hachés. Le sirocco était en train de se changer en noroît, et elles savaient que quelque chose allait se produire.

Lorsque la mer avait commencé à se retirer, les gens s'en étaient retournés chez eux et le marché s'était vidé.

« Où tu as été ? avait demandé sa mère à Salvatore, qui tenait les images cachées dans sa poche et la bande dessinée derrière le dos. Tu as tout dépensé ? Dis la vérité. »

Elle aimait à se moquer de lui, à le traiter de dépensier et à se faire poursuivre par jeu autour de la table de la cuisine.

« Je n'ai pris qu'une bande dessinée », avait dit Salvatore, sans se rendre compte que le coton léger de son bermuda ne laissait pas de doute quant au contenu de ses poches.